

Qui est saint Arsacius honoré à Milan et en Bavière?

Von Germain Morin OSB, St. Bonifaz, München.

Lorsque, en 1880, on fit des instances auprès de l'archevêque de Munich, Antoine Steichele, pour obtenir qu'il restaurât dans son diocèse le culte liturgique du saint Arsace vénéré à Ilmmünster (Oberbayern), il s'y refusa en alléguant l'incertitude qui planait sur l'identité de ce personnage. En effet, on se demande encore actuellement en Bavière d'où et quand ses reliques ont été apportées dans ce pays; s'il faut voir en lui l'Arsakios confesseur à Nicomédie en 358, ou l'Arsacius inhumé à Saint-Étienne de Milan. A Milan même, on ne sait rien de lui, sauf ce que nous apprend son épitaphe métrique, et c'est vraiment, comme on le verra, fort peu de chose.

Après avoir pris connaissance de toutes les sources jusqu'ici mises au jour, qui sont propres à nous renseigner sur la translation, je crois pouvoir résumer en ces termes ce qu'il est possible d'affirmer à ce sujet:

1^o. A part le Metellus de Tegernsee, du milieu du XII^e siècle, auteur du fameux poème *Quirinalia*, qui fait apporter de Rome par le prêtre Uto (Oato) les reliques d'Arsacius en même temps que celles des saints Quirin et Hippolyte, la tradition locale d'Ilmmünster est unanime à considérer Arsacius comme un saint venu de Milan. Ce n'est guères qu'en 1892 qu'un ecclésiastique bavarois, G. Ratzinger¹, publiciste de renom, député au Reichstag, prétendit démontrer que cette tradition était erronée, et que les reliques étaient en réalité celles du confesseur de Nicomédie dont parle Sozomène au livre IV, ch. 16 de son *Histoire ecclésiastique*. Voici les raisons sur lesquelles il se fondait: Le nom d'Arsace (Arsakes) dénote une origine arménienne ou persane, et l'Arsace de Nicomédie était lui-même de la Perse. Puis, la tradition d'Ilmmünster antérieure au XIII^e siècle avait honoré Arsace, non comme

¹ Dans la *Theologisch-praktische Monatschrift* publiée à Passau, 2 Bd. (1892). p. 493—507; 593—608; 641—654; 750—759. Paul Volk, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* t. IV (1930), col. 742 suiv., ne fait guères que résumer ce qu'avait dit Ratzinger; de même K. Guggenberger, dans le *Lexikon für Theologie u. Kirche* de Buchberger I (1930), 703.

martyr ni évêque, mais comme simple confesseur, qualité qui convenait au saint de Nicomédie. La date de la fête, 12 novembre, était la même dans les calendriers liturgiques de Bavière que sur le célèbre *Kalendarium marmoreum* de Naples, comme aussi dans les synaxaires et les menées des églises orientales. Enfin, la confusion avec l'Arsace de Milan peut provenir de ce que, dès le milieu du XII^e siècle, de nombreux ouvriers lombards sont venus travailler en Bavière à des constructions d'églises, peut-être même à celle d'Immünster, qui offre certaine ressemblance avec celles du nord de l'Italie, en particulier Sant'Eustorgio de Milan.

Il est évident que toutes ces raisons ne prouvent pas grand'chose. Si le nom d'Arsace est de provenance orientale, le saint de Milan peut avoir été originaire d'Orient, tout aussi bien que celui de Nicomédie. Et la qualité de pontife ne lui a été décernée que très tardivement, à Milan comme en Bavière, à partir du XIII^e siècle environ: il en est de même pour le saint Candide d'Innichen². Quant à la date, comme on ignorait celle du saint milanais, on aura fait comme si souvent ailleurs en pareil cas, on aura emprunté aux anciens calendriers celle du 12 novembre, à laquelle figuraient les deux noms d'Arsace et de Victor; mais nous n'avons pas le moindre indice en faveur d'une translation des reliques du confesseur de Nicomédie en Occident, ni même aucune preuve qu'il y ait joui jamais d'un culte liturgique proprement dit.

2^o. A quelle époque et par qui les reliques d'Arsacius furent-elles apportées en Bavière? Pour l'époque et les circonstances, nous n'avons aucunes données historiques quelque peu sûres et détaillées, mais du moins certains points de repère. Fedele Savio³ a suggéré que les Allemands auraient volé en tout ou en partie le corps d'Arsacius „soit au temps de la prise de Milan (en 1162), soit en d'autres occasions“. Cette date tardive est de tout point inacceptable: elle est en contradiction avec des documents antérieurs, d'une autorité irrécusable. A partir du X^e/XI^e siècle, la fête de saint Arsace est marquée dans les calendriers de Freising, de Salzbourg et des autres diocèses de la Bavière. La *Passio Quirini*, écrite en 921, mentionne déjà le „tombeau de saint Arsace“ à Immünster⁴. Sur un feuillet de calendrier en écriture insulaire du VIII^e siècle, découvert

² Cf. Morin G., Le saint Candide d'Innichen, et son homonyme du Coemeterium Pamphili: Studien u. Mitteilungen z. Gesch. des Benediktiner-Ordens, Bd. 53 (1935), p. 205 suiv.

³ Gli antichi vescovi d'Italia. Milano, Firenze 1913, p. 161.

⁴ MG.SS rer. mer. III, 19: „ad cellam Ilmina . . . iuxta tumbam sancti Arsacii.“ Des deux personnages qui interviennent dans ce récit, l'un, Megilo, avait été abbé de Tegernsee entre 853 et 875; l'autre était Arn, évêque de Würzburg de 855 à 891.

dernièrement dans les Archives de l'État à Munich, une main de peu postérieure a marqué au 11 mai: „Dedicatio basilicae sancti Arsatii presbyteri et confessoris ad Ilmina“⁵. Et l'on montre au Musée National de la capitale bavaroise de curieux débris provenant, croit-on, de l'autel de cette basilique primitive: des archéologues compétents estiment qu'ils peuvent remonter au VIII^e siècle, et y retrouvent les traits qui caractérisent le style lombard de cette époque⁶. Enfin, dans un manuscrit de la seconde moitié du IX^e siècle faisant partie du fonds de Tegernsee (maison-mère d'Ilmmünster), on a transcrit, peut-être au siècle suivant, l'épithaphe, déjà difficilement lisible à quelques endroits, d'un certain Eio⁷, dans laquelle on lit entre autres le distique suivant:

Arsatii corpusque sacrum devexit in istas
Altithrono partes auxiliante Deo.

Concluons. Voici du moins un point bien établi: la translation des reliques d'Arsacius en Bavière eut lieu dès le VIII^e/IX^e siècle environ, par les soins d'un puissant personnage du nom d'Eio. On construisit pour les recevoir une basilique dont la dédicace fut célébrée un 11 mai. Le culte du saint „confesseur“ ne tarda pas à se propager dans les diocèses de la province de Salzburg, et est encore florissant de nos jours dans la région d'Ilmmünster.

Revenons maintenant à Milan, et voyons s'il y a quelque moyen de savoir qui était cet Arsacius que les Bavares du VIII^e/IX^e siècle avaient pris de bonne foi pour un saint en règle, et honoré comme tel.

⁵ Bauerreiß R., Ein angelsächsisches Kalendarfragment des bayerischen Hauptstaatsarchivs in München: Studien u. Mitteil. 51 (1933), p. 178. J'ai pu constater que le mot *presbyteri* est brouillé, et semble avoir été récrit, peut-être sur un autre mot. En tout cas, l'hagiographie ne connaît aucun saint Arsace auquel convienne la qualité de prêtre.

⁶ Cf. Hartig Michael, Die oberbayerischen Stifte t. 2 (paru en février 1936), p. 60.

⁷ Elle se lit dans le ms. lat. Monac. 19410, p. 65. C'est à tort qu'on en a attribué la composition à un certain Urso dont le nom figure p. 61 du même manuscrit. Cet Urso avait bien écrit une lettre dont nous n'avons plus malheureusement que l'adresse: „Sincerime dilectionis venerabilitate praefereundo et puro caritatis ardore colendo Eio digno dei praesuli Urso supplex“; mais il y a un vide et trois pages d'autre texte entre ce salut épistolaire et l'épithaphe. Il semble bien d'ailleurs qu'il s'agisse d'un même Eio aux deux endroits, car l'épithaphe met ces mots dans la bouche du défunt: „Eio eram praesul venerabilis olim, Inclyta cui dederat pompa celebre decus.“ On ignore ce que fut au juste cet Eio, nom qui revient fréquemment dans les *Traditiones Frisingenses* des VIII^e et IX^e siècles: un influent personnage certainement, qui, de „presbyter et monachus“ parvenu aux plus hauts honneurs ecclésiastiques, prit tout spécialement à coeur les intérêts d'Ilmmünster, et voulut y être enterré. C'est absolument sans raison que Ratzinger et d'autres l'ont prétendu identique au premier abbé d'Ilmmünster, Uto (Oato, Audon), de la famille des fondateurs de Tegernsee.

Les Milanais, quoique bien tardivement, finirent par imiter l'exemple de ceux-ci, et „firent la fête“ de saint Arsace le 12 novembre „ad sanctum Stephanum ad rotam“, comme en témoigne pour le XIV^e siècle le *Liber notitiae sanctorum Mediolani*, n. 44. Mais en 1581 le terrible metteur en ordre qu'était saint Charles Borromée constatata, à la suite d'une sévère enquête, que non seulement les ossements d'Arsacius n'étaient plus à Saint-Étienne, mais que le culte précaire dont il jouissait n'offrait pas les garanties voulues de légitimité: en conséquence de quoi il n'hésita pas à retrancher purement et simplement sa fête du missel et du bréviaire ambrosiens. Arsace se trouva depuis lors réduit à la portion congrue dont il bénéficiait depuis le XI^e siècle pour le moins. Elle consistait en ceci: le second jour des Rogations, au moment où la procession approchait de San Stefano Maggiore, on invoquait au cours de la litanie les saints personnages inhumés dans la basilique, l'évêque saint Martinien d'abord, puis son successeur Auxane, et en dernier lieu „saint Arsace“. Et c'était tout⁸.

C'est qu'en effet, comme je l'ai dit, tout ce qu'on savait de lui était tiré de cette épitaphe gravée jadis sur son tombeau⁹:

INLVSTRIS MERITI RECVBAT HOC MARMORE TECTVS
 ECCLESIAE LEGISQ. MEMOR SEMPERQ. DICATVS
 ARSACIVS DOMINO REDDENS LAVDABILE MVNVS
 IN FIDE CATHOLICA CREDENS CONSISTERE VITA
 PAVPERIBVS DONAVIT OPES MORTALIA LINQVENS
 MEMBRA SOLO POSVIT CAELI PERREXIT AD ASTRA
 TER DENOS GEMINANS TRANSCENDIT CVRSIBVS ANNOS
 AETERNVM LAETVS REDIVS REDIVIVS IN AEVVM
 PRAEMIA PRO MERITIS CAPIET SVB IVDICE IVSTO

Que nous apprend, en somme, cette inscription? Seulement ceci: Arsacius mourut à l'âge de soixante ans, se montra constamment attaché à la foi catholique, et légua ses biens aux pauvres. Le mot „dicatus“ du second vers est simplement synonyme de „devotus“: c'est à tort que Savio en a déduit que le défunt avait été „engagé, soit dans les ordres ecclésiastiques, soit dans la vie religieuse“. Il paraît avoir joui d'une certaine aisance, pour qu'on ait cru devoir signaler ses largesses envers les pauvres; et il aura occupé un rang distingué dans la société milanaise de son temps, pour qu'on lui ait attribué les honneurs d'un tombeau avec épitaphe monumentale dans

⁸ Manuale Ambrosianum, ed. Magistretti (1904), t. 2, p. 256.

⁹ Conservée dans la *sylloge* de Lorsch, du IX^e siècle (cod. Vatic. Palat. lat. 833, fol. 41 suiv.: je m'en tiens ici à la reproduction qu'en ont donnée De Rossi et plus récemment Diehl (n. 1044); le texte que donne Ratzinger est défiguré par toutes sortes de changements arbitraires. On se demande d'où il peut conclure que l'auteur de l'épitaphe „désigne Arsacius comme évêque, non comme archevêque“!

l'une des plus importantes basiliques de la ville. Quant à l'époque à laquelle il vécut, nous n'avons aucun témoignage positif, mais J.-B. de Rossi a jugé, avec toute raison selon moi, que l'épithaphe est de trop bon style pour pouvoir être abaissée au-dessous du cinquième ou sixième siècle.

Depuis bien des années, à la suite des divers séjours que j'ai faits dans la métropole lombarde, la pensée m'a constamment poursuivi de tâcher d'identifier ce personnage qui fait si curieuse figure dans les fastes de l'hagiographie. Je ne dirai pas que j'y suis parvenu, mais du moins une possibilité à surgi à mon esprit, à laquelle personne n'a songé jusqu'ici, et qui vaut la peine, je crois, d'être proposée ici sommairement.

L'observation de Ratzinger ne manquait pas de justesse, à savoir que le nom même d'Arsace était proprement persan ou arménien, dénotait par conséquent une origine orientale. Or, parmi les personnages de ce nom mentionnés dans l'histoire, on rencontre un certain Arsakios, eunuque de la cour de l'empereur Honorius, et que ce prince en l'année 408 éleva à la dignité de „*primicerius sacri cubiculi*“ ou de grand chambellan, comme on dirait de nos jours. Mais, dès l'année suivante, à l'instigation de l'ambitieux Jovius, une révolte militaire éclata à Ravenne: on réclama les têtes de deux généraux, ainsi que des deux premiers chambellans, Térance et Arsace. Le faible empereur céda devant l'émeute: les deux généraux furent mis sur un vaisseau, et presque aussitôt tués par ceux qui les conduisaient. Quant aux deux chambellans, l'un, Térance, fut expédié en Orient; l'autre, Arsakios „reçut l'ordre de fixer sa résidence à Milan: *καὶ Ἀρσάκιος τὴν Μεδιολανὸν οἰκεῖν ἐκλήρωσατο*“¹⁰, tandis que le traître Jovius demeurerait maître absolu à la cour. C'est l'historien Zosime qui rapporte ces faits au livre V^e de son Histoire, ch. 37, n. 4—6, et ch. 47, n. 2—3.

Je ne sais si j'ai raison, mais j'avoue que la coïncidence de lieux et de dates n'a pas cessé de m'impressionner, depuis le jour où elle m'est tombée sous les yeux. Voici donc un haut fonctionnaire du palais impérial dépossédé de sa charge, non pour une faute quelconque de sa part, mais afin de faire place à quelque créature de l'intrigant Jovius, un païen peut-être, en tout cas un ennemi de la foi catholique. On n'assassine pas Arsakios, comme plusieurs autres victimes de l'insurrection: on se contente de le reléguer à Milan, et depuis lors on n'entend plus parler de lui. Supposé qu'après son bannissement, en 409, il ait vécu à Milan encore une vingtaine ou une trentaine d'années, sa mort aura coïncidé, ou à peu près, avec le pontificat

¹⁰ Edit. I de Bekker, dans le CSHB. La traduction latine du passage, au bas de la page 314, porte: „Arsacius Mediolani se continere iubetur.“

de l'évêque saint Martinien, auquel justement est attribuée la construction de Saint-Étienne, et qui y fut déposé après sa mort. On conçoit dès lors que l'ancien chambellan de la cour de Ravenne, illustre par son attachement à l'Église et à la foi catholique, renommé pour ses vertus, ses largesses envers les pauvres, ait reçu lui aussi les honneurs de la sépulture dans la basilique récemment bâtie, et qu'un lettré du temps se soit mis en frais d'une épitaphe métrique destinée à orner son tombeau. Le „sub iudice iusto“ de la fin revêt alors une signification particulière, et aura suppléé dans l'esprit des contemporains aux réticences voulues sur la carrière antérieure du défunt. A ce compte, notre Arsacius n'aurait pas entièrement usurpé les honneurs du culte quelconque dont il a fini par jouir, soit en Bavière, soit à Milan même.